

Premières nouvelles de la colonie

Le 16 août 1767 - Poivre au ministre.

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/18 f°43

=====

A l'Isle de France, le 16 août 1767

Monseigneur,

Je suis arrivé ici malade le 17 du mois de juillet. J'y ai trouvé M. Dumas arrivé 3 jours avant moi en très bonne santé. La satisfaction que m'a témoignée la colonie en me voyant arriver, m'a imposé une obligation bien difficile à remplir, celle de répondre aux espérances qu'elle veut bien attendre de mon administration. Ma maladie a duré 15 jours pendant lesquels je n'ai pu qu'être beaucoup fatigué par l'envie de travailler, et par l'impossibilité de le faire. Convalescent depuis environ 15 jours, je cherche à débrouiller le chaos des affaires de cette île. Je l'ai trouvée dans une misère bien au-delà de ce que je me l'étais imaginé.

La colonie est depuis plusieurs années affligée de plusieurs fléaux naturels, tels que les sauterelles et les rats qui enlèvent toutes les récoltes. L'agiotage occasionné par le discrédit des billets a été un fléau plus terrible encore pour cette malheureuse île. Les billets n'ayant plus de valeur, les terres, les esclaves, les troupes, les maisons, tout est monté à des prix extravagants.

L'île entière a été pendant deux ou trois années ce que fut la rue Quincampoix : le temps du système ; les plus fins, les plus adroits ont ruiné les autres : à aujourd'hui, il se trouve peu, ou presque point de colon qui ne doive beaucoup au-delà de la valeur de ses possessions. En général le cultivateur n'a ni argent ni billet. Les brocanteurs de Lorient et les marins de la Compagnie des Indes profitant de ce que la dite compagnie ne fournissait pas aux besoins de la colonie, y ont fourni eux-mêmes à des prix qui l'ont entièrement dépouillée.

Malgré ma maladie dès les premiers jours de mon arrivée, nous avons établi le nouveau Conseil Supérieur, et successivement toute notre législation de sorte que le 3 du courant, l'ouverture du nouveau Conseil s'est faite publiquement, et avec solennité pour commencer à rendre justice aux sujets de Sa Majesté.

Presque toutes les affaires qui se présentent à ce Conseil sont des affaires entre créanciers et débiteurs sur lesquelles j'ai engagé les membres du Conseil à ne décider qu'avec la plus grande circonspection. J'ai vu clairement que si je n'employais pas autant qu'il serait possible la voie de conciliation entre les parties, j'achèverais la ruine de la colonie en laissant la justice prononcer ses arrêts suivant la rigueur de la loi.

Cette colonie est un corps malade, et très malade, qui avait un grand besoin de l'arrivée du médecin, mais ce corps malade est incapable de supporter des remèdes violents. J'ai toute espérance qu'il guérira avec le temps et des ménagements.

Les magasins à grains sont dans un état de misère inconcevable, je n'y ai pas trouvé un seul grain de blé de cru de l'Isle de France. Bourbon est la seule ressource de cette colonie pour cette année. Madagascar même qui a toujours été le grenier de cette île, désolée par la guerre entre les naturels ne fournit presque plus rien en riz et en troupeaux du côté de Foulpoint qui était l'endroit le plus abondant autrefois.

Nous avons expédié la flûte *la Garonne* pour le Fort Dauphin avec les effets de traite nécessaires pour faire une traite de bœufs qui nous sera expédiée promptement, tandis que le chef de traite restant à terre avec les saleurs et le nombre d'ouvriers nécessaires travailleront à nous faire des salaisons que la même flûte aura encore le temps, comme nous l'espérons, de retourner chercher à Fort Dauphin avant la mauvaise saison.

Je suis d'autant plus pressé de chercher de tous les côtés possibles des moyens d'approvisionnement que les troupeaux de bœufs sont très rares dans l'île, qu'il n'y a actuellement dans les greniers que pour trois mois de vivres, et que la plupart des habitants, découragés par le peu de secours qu'on leur a donné jusqu'à ce jour et par les milliards de sauterelles qui se jettent sur leurs récoltes, n'ont point semé de blés cette année. Ainsi l'île ne nous offre encore aucune ressource pour l'année prochaine. Je vois néanmoins avec la plus grande satisfaction que depuis mon arrivée dans l'île, les esprits paraissent échauffés et tournés vers l'agriculture. Je suis persuadé que l'année prochaine les semailles en blés vont être très considérables.

Suivant l'esprit des instructions que vous m'avez fait l'honneur de me donner, j'ai profité des premiers instants de notre arrivée dans cette île pour ranimer tous les courages abattus ; pour leur inspirer la confiance ; enfin pour faire dans toutes les têtes (suivant les termes de mon instruction) une révolution plus grande encore que celle que notre arrivée a faite dans les choses. J'ai harangué le Conseil supérieur dans une assemblée publique, j'ai annoncé à tous les bienfaits du Roi et de son ministre, je leur ai expliqué les désirs du Gouvernement et tout ce qu'ils sont dans le cas d'espérer de la part d'un ministre bienfaisant qui leur promet sa protection. Il me paraît qu'à cet égard j'ai réussi au-delà de ce que je devais attendre.

J'adresse cette lettre à tous hasard à M. Law, gouverneur de Pondichéry, en le priant de l'expédier s'il en trouve l'occasion par la voie des caravanes. Je n'ose pas lui en envoyer un duplicata pour le faire passer par la voie des premiers vaisseaux anglais qui partiront cette année de Madras, parce que je crains de l'infidélité de la part de nos rivaux. Je serai heureux si cette première lettre peut vous parvenir par la voie des caravanes, parce que quoiqu'elle ne vous présente encore qu'un premier aperçu de l'état de cette colonie, elle vous annoncera mon empressement et mon exactitude à vous écrire par toutes les voies.

Nous sommes résolus, M. Dumas et moi à nous charger pour le compte du Roi du port et de ses ateliers que les préposés de la Compagnie ont ordre de nous remettre le 1^{er} de septembre, ce sera pour nous un fardeau considérable qui n'a pas été prévu dans l'état des fonds qui nous sont destinés pour cette année.

Les ouvriers et les esclaves destinés aux travaux dont l'ingénieur de Sa Majesté est chargé sont également arrêtés avec la plus grande économie, et ils seront à nos charges le 1^{er} de septembre.

Je différerai de me charger de l'hôpital jusqu'à ce que j'aie pu pourvoir aux moyens de le faire subsister. Depuis que je suis dans l'île, on y a toujours compté environ 300 malades ; cet objet de mon administration exigera beaucoup de réforme, et j'y établirai certainement l'économie la plus stricte, mais je prévois que les fonds qui nous sont destinés pour cet article de dépense seront insuffisants, tant par la charge excessive des bœufs dont la viande se vend actuellement quarante sols billets, c'est-à-dire environ vingt sols en argent (car les porteurs du billet donnent aujourd'hui 10 livres pour avoir une piastre)

Les flûtes du Roi nous seront d'une très petite ressource ; j'ai fait visiter *la Garonne* par des experts dans la navigation de Madagascar, par des officiers de Marine accoutumés au transport des bœufs, qui ont déclaré par un procès-verbal que cette flûte ne pouvait nous apporter à chaque voyage que cent cinquante bœufs ou génisses tandis qu'un vaisseau de la Compagnie du même port, mais avec un entrepont propre à ces voyages, en transporterait 450. Et cela à beaucoup moins de frais.

J'espère, Monseigneur, être en état de vous rendre un compte exact de la situation de cette colonie, de nos opérations et de nos besoins par le vaisseau *le Saint-Louis* qui partira d'ici en octobre, et de Bourbon vers la fin de novembre pour arriver en Europe en avril. En attendant je vous prie de compter sur mon zèle, mon économie et sur toute l'exactitude dont je serai capable pour l'exécution de vos ordres.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

Votre très humble et
très obéissant serviteur.

Poivre

A l'Isle de France Le 16 août 1767
par le vaisseau de la Compagnie des Indes *Le Dauphin*
allant à Pondichéry.
Pour être envoyé par la caravane.

* * *